

IL N'Y A PAS D'OFFENSE



— Comment allez-vous ma chère ? Vous êtes charmante ce matin. Savez-vous que pendant un instant je vous ai prise pour la jolie Juliette Grossac.

agitation qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, il se décida à se mettre au lit.

Quelques instants après il dormait profondément, comme on dort à 25 ans quand on a la conscience tranquille.

Le soleil était déjà haut quand son valet de chambre entra dans sa chambre et lui présenta sur un plateau d'argent, une lettre qu'il reconnut aux armoiries pour être d'Yvan.

Il en fit sauter rapidement le cachet et devint tout pensif lorsqu'il eut fini de lire :

Mon cher ami,

Je t'envoie une invitation pour le bal qui a lieu ce soir chez le général Karkuf, accepte et viens me prendre chez moi à 9^h : je t'attendrai.

Ton affectionné,

YVAN.

A. B. — Je crois savoir (ce qui ne te sera pas désagréable, j'en suis sûr), que la comtesse Olga, y sera.

Il lut et relut le billet, mais malgré lui ses yeux se reportaient toujours sur les derniers mots : et il répétait machinalement en scandant les syllabes :

La comtesse Olga y sera.

Il fut tiré de sa rêverie par le valet de chambre qui lui demanda s'il avait besoin de ses services.

Il le congédia, fit sa toilette rapidement et sortit pour prendre l'air ; il étouffait.

Gontran prit la première rue qui se présentait, et lui d'ordinaire si observateur, ne semblait prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui : cependant tout était nouveau pour lui, arrivé depuis deux jours seulement, il voyait pour la première fois, ces rues, ces équipages, ces costumes cependant si différents de ceux qu'il avait coudoyés à Paris et dans les autres contrées où ses voyages l'avaient conduit.

Gontran n'était plus lui-même, il ne s'appartenait plus ; toute sa pensée était ailleurs et les mots : la comtesse Olga y sera lui bourdonnèrent aux oreilles.

Et cependant il ne la connaissait pas, que serait-ce s'il l'avait rencontrée, s'il lui avait été présenté, si elle lui avait laissé entendre cette

voix qui avait su charmer les plus blasés de Pétersbourg ?

Il avait hâte de se trouver en face de cette femme si parfaite, et cependant, il ne pouvait se le dissimuler, il avait peur.

Il marcha ainsi longtemps, très longtemps sans pouvoir chasser de sa pensée celle qui l'avait remplie toute entière.

Il était plus de deux heures lorsqu'il regagna ses appartements.

Malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même il n'avait pu dissimuler l'inquiétude qui l'obsédait : aussi, fut-ce avec méchante humeur qu'il accueillit le vieux Jean son valet de chambre quand celui-ci le voyant rentrer lui dit avec le ton du plus profond respect.

Monsieur le baron serait-il indisposé ?

Il ne daigna pas répondre au vieux serviteur mais il lui donna l'ordre bref de lui préparer ses vêtements et de faire avancer un traîneau.

Une demi-heure après, il descendait, sautait légèrement dans le traîneau et ordonnait qu'on le conduisit sur la Néva, qu'il savait être la promenade favorite de tout ce que Pétersbourg comptait d'aristocratie.

Au fond, il nourrissait le secret espoir d'y rencontrer comme la veille, l'équipage de la comtesse et dès qu'il entendait les clochettes d'un traîneau, il lui semblait reconnaître les deux Orloff qui l'avaient tant frappé la veille.

Cependant le jour commençait à tomber, Gontran regarda sa montre, il était quatre heures et demie, et il se souvint qu'Yvan lui avait dit que la comtesse restait tous les jours chez elle de cinq heures à six heures.

Elle ne viendra pas, dit-il, en laissant échapper un soupir.

Il se fit reconduire chez lui, prit un dîner des plus légers bien qu'il eut oublié de déjeuner le matin, s'habilla et attendit avec une impatience fébrile l'heure de se présenter chez son ami.

Lorsqu'ils firent tous deux leur entrée dans le palais du général, Gontran fut d'abord ébloui par le luxe inouï qui s'offrait à ses yeux émerveillés.

Les plus jolies femmes semblaient s'être donné rendez-vous dans ces salons, et les feux des lustres et des candélabres se jouaient sur les épaules des danseuses constellées de diamants et de pierreries.

Le premier sentiment qu'il éprouva fut de l'étonnement : mais presque aussitôt il reprit à son insu un air rêveur qui n'échappa pas à Yvan.

— Je vous croyais plus fort que cela, monsieur le Français, lui dit le jeune Russe : Allons, grand enfant, venez que je vous présente à la dame de vos pensées.

Et il entraîna son ami dans un salon voisin.

Au milieu d'un groupe d'hommes de tout âge se tenait une jeune femme resplendissante de beauté.

Sa robe rose pâle faisait ressortir la blancheur de sa peau, et ses yeux de velours supportaient avantageusement la comparaison avec l'éclat des diamants dont elle était couverte.

Gontran pétrifié, semblait rivé au sol.

— Ne vas-tu pas te trouver mal, lui dit en riant Yvan, tandis qu'il lui poussait le bras.

Puis s'avançant le sourire aux lèvres, pendant que "l'escadron volant" s'excusait pour lui livrer passage.

— Madame la comtesse, dit-il à Olga, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, un français, monsieur le baron de Roquefeuil qui bien qu'arrivé à Pétersbourg depuis deux jours seulement, compte déjà au nombre de vos admirateurs.

Elle tendit avec grâce sa main à Yvan, qui déposa un baiser.

Gontran s'inclina, il était pâle comme la mort.

— Monsieur le baron, lui dit-elle, en lui tendant à son tour sa petite main, que Gontran effleura des lèvres en tremblant ; je suis heureuse

que votre ami ait bien voulu vous présenter à moi ; j'ai fait un séjour de quelques semaines à Paris ; j'aime beaucoup les Parisiens, j'espère que vous voudrez bien me sacrifier quelques instants pendant votre séjour dans notre capitale. Je serai heureuse de reparler un peu du vieux temps.

Gontran s'inclina ; il n'avait pas osé espérer un entretien : Olga le prévoyait elle-même.

Mais il se sentait mal à l'aise, c'était auprès de la comtesse un va et vient continu, et malgré le bonheur intérieur qu'il éprouvait de se sentir près d'elle, de boire ses paroles, de la contempler tout à son aise ; il songeait à se retirer un peu à l'écart et à se perdre dans la foule des danseurs, lorsqu'Olga de sa voix mélodieuse le rappela.

Monsieur de Roquefeuil, lui dit-elle, je n'ai pas oublié combien la valse est en honneur à Paris, et que vous êtes vous Parisien, maître dans l'art de la danse ; voulez-vous m'offrir votre bras, nous allons faire un tour de valse.

"L'escadron volant" s'écarta pour faire place et tous ces messieurs se regardaient bouche bée.

Olga, la belle Olga, qui n'avait jamais voulu accepter leurs invitations répétées poussait l'audace jusqu'à demander une valse à ce nouveau venu, à cet être étranger dont ils avaient jusqu'à ce jour, ignoré jusqu'à l'existence.

Le front du prince Popoff s'était assombri.

Mais déjà les dernières mesures de l'orchestre se faisaient entendre.

Olga regagna sa place, puis s'adressant à Gontran.

Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser tous mes remerciements ; il y avait bien longtemps qu'une valse m'avait fait autant de plaisir.

Comme je serai heureuse de continuer notre trop courte conversation, j'espère que vous voudrez bien m'honorer d'une visite, je suis chez moi tous les jours de cinq à six heures.

Gontran s'inclina sans pouvoir prononcer une parole.

L'escadron volant était atterré.

Quant à Yvan, il n'y comprenait plus rien du tout.

Quand les deux amis se furent perdus dans la foule, le premier il prit la parole.

— Mes compliments, mon cher, mes compliments sincères ; tu as fait la conquête de la belle Olga, mais de grâce prend garde.

Le bal était alors dans tout son éclat. Danseurs et danseuses tourbillonnaient.

Gontran coudoyait les femmes les plus exquises, les plus charmantes ; il ne les voyait pas.

Enfin n'y tenant plus, il serra la main de son ami, le remercia de l'avoir amené à cette soirée, puis prétextant un mal de tête subit, il prit congé de lui, sauta dans un traîneau et rentra chez lui.

La nuit se passa sans qu'il eut pu prendre un instant de repos, et lorsque le jour parut le lendemain, il était brisé.

Il comprit alors qu'il aimait Olga : et les mots d'Yvan. Prends garde, lui revinrent à l'esprit.

MAURICE LEROY.

(A suivre.)

EXCELLENTE RAISON



Madame. — Oh ! vous n'êtes pas honteux de rentrer à cette heure-ci.

Monsieur. — D'ta faute... pas de la mienne... j'irai d'puis longtemps à la maison... mais craignais... te voir... éveillée. Alors... voilà.